

2^e année - N°77 LE NUMERO 25 CENTIMES 6 Mai 1916

J'ai vu...



LA RÉVOLTE EN IRLANDE

LE GÉNÉRAL SIR JOHN MAXWELL QUI A RÉPRIMÉ L'ÉMEUTE.



La foule, à Dublin, acclame Sir John

Redmond, chef du parti nationaliste irlandais.

Type de paysanne "feniane" allaitant son dernier-né.

Les soldats s'arment en hâte pour lutter contre les insurgés.

Un "Sinn Feiners" à l'allure placide et que l'on trouva portant des bombes.

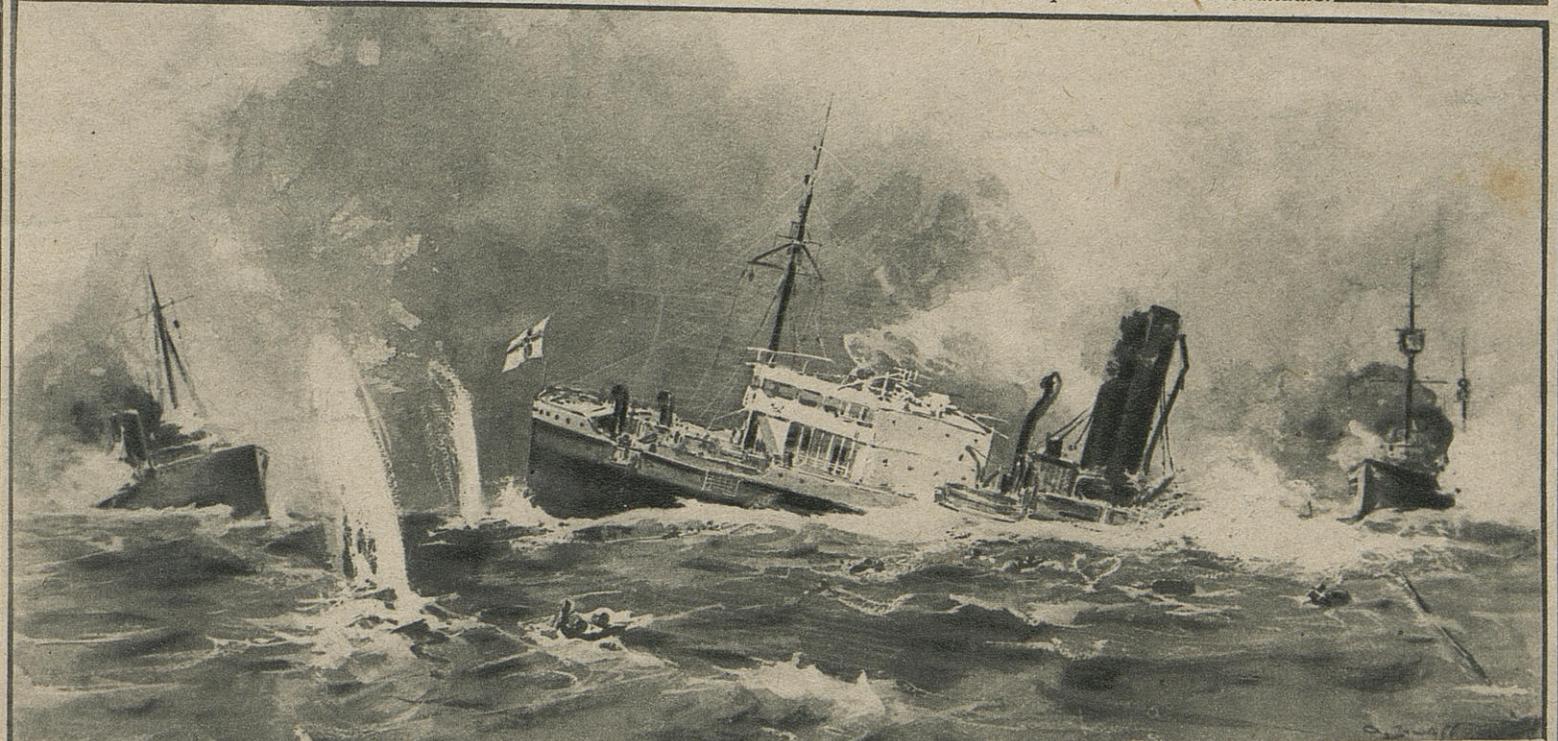
L'ALLEMAGNE VOULAIT SOULEVER LES IRLANDAIS CONTRE

Le mouvement révolutionnaire fomenté par l'Allemagne en Irlande dans le but d'influer sur les décisions de l'Amérique a piteusement échoué. Renié par tous les Irlandais, Sir Roger Casement, qui essaya de débarquer dans la baie de Tralee les

armes et les munitions qu'apportait un navire flibustier convoyé par un sous-marin allemand, attend maintenant à la Tour de Londres le juste châtiement de sa trahison. Quelques rebelles de la secte des "Sinn Feiners", que désavouent avec mépris Sir



La foule escortant les prisonniers faits à bord du bateau allemand maquillé en navire hollandais.



Comment le navire allemand, porteur d'armes, termina sa carrière : Poursuivi par un navire anglais, après avoir feint de se rendre, le flibustier allemand arbora le pavillon impérial et se fit sauter. (Composition d'Isaloff.)



La police anglaise accourant avec des

troupes pour maîtriser l'émeute. — Dans le méé vilion : le traître Casement, meneur de l'émeute.

L'ANGLETERRE : LA TEN

John Redmond et Sir Edward Carson, well, après avoir proclamé l'état de D'ailleurs l'Angleterre peut compter sur le loyalisme des Irlandais : 250 000 d'entre eux sont dans les tranchées avec leurs camarades anglais et écossais. Ils viennent, appuyés par le Royal Fusiliers, de repousser sept attaques dans le saillant de Saint-Éloi.

TATIVE DE SIR CASEMENT À AVORTÉ

s'étaient emparés de quelques édifices publics de Dublin, mais le général Max-siège dans l'île, aura tôt fait de réprimer ce commencement de soulèvement.

CHOSSES DU FRONT

Par Léo LARGUIER

I

L'HEURE DES RATS

Tous les services de la nuit sont assurés. Les patrouilleurs et les poseurs de fils de fer barbelés ont été désignés, ils vont partir dans l'ombre, obscurs et sublimes, vers leur dangereux travail.

C'est l'heure des rats !

Les premières fusées boches s'allument, montent sur l'horizon dans un éblouissement de feux de Bengale dont les reflets courent au ras des talus, en brusques éclairs livides, en frissons de soufre.

La nuit paraît apporter sa trêve.

Je suis dans un petit abri, une terrasse recouverte de bois et de terre, devant ma cagna souterraine, creusée dans une argile grasse.

J'ai allumé une bougie ; je lis et je fume en préparant du chocolat sur ma lampe à alcool.

Derrière moi, entre les planches mal jointes, les souris commencent à se poursuivre en criant.

Ce n'est rien, c'est à peine le prélude du grand sabat nocturne. La petite classe, légère et rapide s'amuse, mais la garde va bientôt donner, les R. A. T. et les vieilles classes, les chevrons barbus aux nuques pelées par les batailles et aux longues queues écorchées...

Je sors, je provoque une fuite de dos obscurs. Ils étaient là. Ma bougie ne les effrayait même pas.

Le sommeil me gagne, et, la tête enveloppée dans mon passe-montagne, je m'installe pour dormir.

Cinq minutes s'écoulent ; couché sur le dos, je regarde la lune qui est juste devant l'entrée de ma cagna. Elle est ronde et trouble, d'un or brouillé de sang.

Ça y est !

Le quart que j'ai laissé sur la planchette qui me sert de table roule à terre avec un bruit de fer-blanc.

Un peu de silence se fait.

Ils sont devant la porte. Chaque soir ils y tiennent un grand conseil mystérieux. Leurs cris brusques doivent être des ordres, des paroles, des protestations.

Je devine qu'ils ne sont pas en colère ; ils doivent dire :

« Allons, le vieux soldat qui écrit chaque soir, en rallumant sa pipe à sa chandelle, est couché. S'il a oublié sa bougie, voilà un morceau de roi. C'est meilleur que le chocolat et que le cuir des bottes. La chandelle est divine, et les hommes sont stupides de ne pas la manger... allons... »

Je m'endormais. Une soudaine dispute m'éveille, puis je comprends que chaque rat est installé.

Tous les corps de métiers sont représentés.

Les dépiqueurs et les glaneurs descendent jusqu'à moi, volent les pailles où sont encore des épis qu'ils vont manger sur les escaliers d'argile ; il y en a un que j'ai baptisé le *mitrailleur* parce que, grimant sur une planche qui bat contre un piquet, il fait le tac-tac-tac monotone des mitrailleuses.

Un autre a l'air de scier du bois, un autre rétamé un couvercle de gamelle. Ils sont

peut-être cinquante dans un espace de 2 mètres, et j'ai beau frapper contre le mur avec mon bâton, rien ne les dérange, d'ailleurs ma trique sur l'argile humide ne rend qu'un bruit sourd.

Demain, je n'aurai plus de chandelle, et je ne suis pas sûr de mon chocolat que j'ai pourtant accroché par une ficelle au plafond de mon abri.

Les fantasmagories de la nuit s'en mêlent, déformant tout. Je les imagine, porteurs de maladies effroyables, de peste et de cancer. Ils me passent sur les jambes, je jure que c'est les deux gros que j'ai vus sortir d'un gabion qui maintient l'argile devant ma porte, énormes, avec une tache rouge au bout de leur museau carré. Pourtant ce ne sont que des rats rustiques, et je pense pour me rassurer au rat des champs du bon La Fontaine, au rat paysan nourri de graines et de légumes, avec un ventre fauve et un pelage propre. Leurs grignotements continuent et leurs courses furieuses ; le mitrailleur a dû atteindre à la ficelle qui soutenait mon chocolat, je ne l'entends plus ; les dépiqueurs et les glaneurs sont plus lents, celui qui récuré mon quart a dû terminer sa besogne... Un obus égaré voyage... je vais dormir... L'obus a dû briser la lune, elle n'est plus au seuil de ma cagna... j'en trouverai peut-être les morceaux devant la porte... et je dors enfin au milieu de mes rats endormis.

II

L'AUTOBUS

ON l'avait pris, cet autobus, en hiver, quand on était heureux de le rejoindre sur la place rayée par l'averse, au milieu de la rue où les parapluies luisants se sauvaient en faisant le gros dos, et il semblait alors extrêmement confortable avec sa banquette et sa bouillotte.

Une grosse dame somnolait dans un coin, une midinette refaisait sa frimousse avec sa houppette à poudre dans l'autre ; quelques messieurs décorés s'appuyaient sur le bec de corbin de leur canné, et il y avait toujours un voyageur honteux de ses paquets trop volumineux.

Les piétons se garaient de lui.

Plus lourd qu'un pachyderme, l'autobus posait ses roues dans les flaques, éclaboussant généreusement les passants.

Le conducteur régnait sur lui, et, à la belle saison, sa carrosserie peinte comme les devantures des magasins, dans les rues qu'il épouvantait, il avait l'air de promener à travers Paris une exposition de bustes et de nuques aux chapeaux légers, d'un goût si charmant qu'aucune vitrine de modiste ne pouvait rivaliser avec la sienne.

Il sentait tout à tour le chien mouillé et le parfum délicat qui s'envolait d'un mouchoir de batiste, comme un salon élégant, il sentait quelquefois les violettes et les gants blancs.

Il était l'autobus parisien, qu'il fût de la place Pereire, de l'Odéon, des Invalides ou de la Villette...

Aujourd'hui il est devenu un lourd camion automobile. Un treillis de fils de fer remplace ses vitres, et, sur le gris uniforme

dont on l'a peint, la boue des routes défoncées par les convois et les artilleries, lui donne l'aspect écailleux et plâtreux d'un poilu qui sort de sa tranchée.

Au fond, il avait un tas de fautes à racher, les petites fautes du siècle. La boue l'a régénéré, et ses mouchetures sont sur ses panneaux des décorations et des étoiles, rouges dans l'argileuse Picardie, blanches dans la Champagne crayeuse.

L'autobus mobilisé dans les lourds convois, est le vieux poilu solide de l'automobile aux armées.

Il transporte le bœuf frigorifié du P. B. (parc à bétail) ; il enlève les fantassins en un instant et les jette en quelques heures, sur la ligne ardente, au milieu du combat.

Sur sa plate-forme, un soldat barbu jusqu'au casque remplace le conducteur ; le canon gronde comme un grand fauve, les marmites passent en faisant ce bruit unique que nous entendons toujours. Il va, gris, du gris boueux des uniformes français, et, ce soir, le dernier qui filait sur la route m'a rempli brusquement de mélancolie.

Assis au seuil d'une grange abandonnée, ma soupe avalée et ma pipe mal allumée parce que la pluie sournoise avait mouillé mon tabac, je l'ai suivi des yeux...

J'ai revu les matins si beaux dont on ne connaissait pas tout le prix, le jardin du Luxembourg ensoleillé en été ; des robes claires ont passé... les manches des corsages étaient transparentes... un cigare sec parfumait l'air chaud... les premiers papillons semblaient des pensées sauvages envolées de leurs tiges... on attendait à déjeuner un vieil ami... allons ! J'ai rouvert les yeux, j'ai fait le geste involontaire de chasser une mauvaise pensée.

On retrouvera la vie plus belle après la Victoire, et il ne faut pas, quand la pipe tire mal, rêver en regardant passer les autobus qui ont désappris le chemin des Champs-Élysées ou de Montmartre pour les routes glorieuses de Champagne et de Verdun.

LÉO LARGUIER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 22 au 28 avril

SAMEDI 22. — Confirmation de la mort du maréchal von der Goltz.

— La Chambre vote la loi des loyers.

DIMANCHE 23. — La note américaine est publiée en Allemagne.

LUNDI 24. — Lombard, Garfunkel, Laborde et les autres inculpés du procès des réformes frauduleuses sont condamnés.

— Sir Roger Casement, le révolutionnaire irlandais qui le 21 avril tenta de débarquer à Tralee, est amené captif à Londres.

MARDI 25. — L'émeute des "Sinn Feiners" s'étend dans Dublin.

— Débarquement d'un nouveau contingent russe à Marseille.

— Trois attaques allemandes sont repoussées au Mort-Homme.

— Une escadre allemande attaque vainement la côte anglaise.

— Les Anglais bombardent Zeebrugge.

MERCREDI 26. — La loi martiale est proclamée en Irlande.

— Nouveau raid de zeppelins sur le comté d'Essex.

JEUDI 27. — Ouverture à Paris de la conférence internationale du commerce, sous la présidence de M. Charles Chaumet.

— La Chambre des Communes trouva insuffisant le projet du gouvernement anglais sur le recrutement.

VENDREDI 28. — Le cuirassé anglais "Russel" est coulé par une mine en Méditerranée.

— Festival des musiques des trois gardes à Paris.



L'IDYLLE DU CAVALIER

Au petit jour, la colonne est partie dans un grand bruit de sabots, de mors froissés, et de gourmettes secouées. La veille, ils s'étaient dit les mots qui lient les cœurs et l'avenir. Quand se reverraient-ils? Le dragon, haut sur ses étriers, ne songe

qu'à Elle, les yeux perdus, lorsqu'Elle se dresse au détour du chemin. Toute la nuit, Elle avait attendu pour être sûre de le revoir encore. Et debout sur la borne, Elle ne peut retenir le geste d'amour. Elle donne au fiancé toute son âme dans un baiser.

L'AMÉRIQUE MANGEUSE D'OR

Par Gabriel ALPHAUD, Collaborateur du *Temps* (1)

Les dix doigts de l'ouvrière parisienne, suivant les paroles mêmes de M. Jusserand, notre ambassadeur aux États-Unis, sont un trésor, un talisman unique au monde. Mais ce talisman perd toute sa vertu quand on veut l'employer autre part que sur le sol natal. Pour les couturières et les modistes, ce n'est pas seulement le sol de Paris qu'il leur faut ; c'est celui même de la rue de la Paix et des rues qui avoisinent la place Vendôme. Après les théoriciens de l'adaptation et de l'évolutionnisme, il y aurait encore des volumes à écrire sur l'influence du milieu. Les modèles de New-York, les milliardaires de la fastueuse Cinquième Avenue n'en veulent pas et, malgré d'extraordinaires frais de représentation, les commerçants qui les prétendaient fournir, boches ou autres, en sont pour leurs frais.

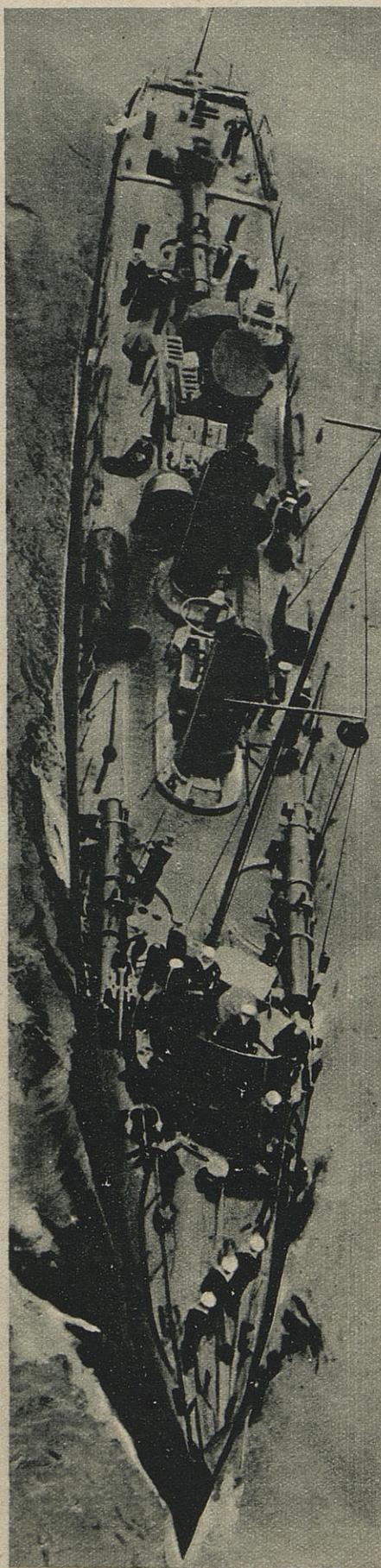
Or, c'était déjà le grand chic, avant la guerre, de s'habiller à Paris, de se fournir en Angleterre. Et cependant, alors, l'Allemagne était la victorieuse ; elle marchait d'un pas lourd et ferme vers l'hégémonie que son crime est en train de lui faire manquer. Que sera-ce donc quand Paris et Londres seront les vainqueurs ?

En vain l'Amérique, qui a des côtes et d'excellents ports sur deux océans, s'efforce-t-elle de se lancer dans le développement de sa marine marchande jusqu'ici assez pauvre. Elle se heurte dans cette entreprise à des difficultés extrêmes, à des quasi-impossibilités. Pour arriver à quelque résultat pratique, il lui faudrait refaire non seulement les mœurs et les coutumes des habitants de ses côtes, mais aussi ses lois syndicales, favorables aux ouvriers exclusivement, au grand détriment des armateurs qui, écrasés par les frais de personnel et de main-d'œuvre, se trouvent dans l'impuissance absolue de ramener le prix du fret à des proportions raisonnables. Or, cela, ce serait une révolution aussi terrible, plus terrible peut-être que le fut celle que souleva la question nègre. Ce serait une autre guerre de Sécession.

CHACUN A SA PLACE ET TOUT LE MONDE HEUREUX

Qu'on m'entende bien. Je ne prétends pas nier l'extension extraordinaire de l'industrie et du commerce américains. Je sais fort bien qu'ils ont fait depuis quelques années, grâce à l'activité, au courage, à la décision et à l'esprit d'entreprise de ce peuple magnifique, des progrès extrêmement remarquables et que, à certains points de vue, on peut considérer comme inquiétants. Il est beaucoup d'articles pour lesquels les Américains commencent à faire une sérieuse concurrence à la vieille Europe.

Et si j'écris cette petite étude, ce n'est pas avec la coupable intention d'endormir nos compatriotes dans une sécurité trompeuse. Ce serait une œuvre bien mauvaise que je ferais là. Je dis seulement qu'il y aura un certain nombre d'industries et de commerces dans lesquels les Yankees ne remplaceront jamais les Européens, parce qu'ils ont des qualités d'Américains et ne peuvent, par la force même des lois naturelles, acquérir celles de nos terroirs.



Les Américains ont consacré une grande partie des bénéfices réalisés pendant la guerre à améliorer leur flotte de combat. Voici un de leurs derniers croiseurs, unité formidablement armée, quittant l'arsenal de Brooklyn.

Au contraire, il est extrêmement important que nos commerçants et nos industriels se concertent sur les méthodes à employer pour remplacer, en Amérique comme ailleurs, les Allemands détrônés et pour reconquérir après la guerre les places que notre inactivité forcée nous aura fait perdre sur les marchés des États-Unis.

Mais si cette besogne est convenablement faite, nous n'aurons pas à nous inquiéter de l'influence que pourront avoir sur notre prospérité à venir les réserves d'or qu'accumule actuellement l'Amérique.

L'on reviendra en Europe sous toutes les formes, à cause des besoins de l'Amérique, à cause aussi de ce mirage enfanté par l'orgueil américain, qui est extrême et qui leur fera croire que l'Europe est presque une de leurs colonies.

Que si des Américains me lisent, je ne veux pas qu'ils croient que tout ceci fut écrit dans un esprit d'hostilité à leur égard. Si le mercantilisme américain nous brime parfois d'une façon un peu agaçante, si, par les manifestations commerciales d'une neutralité trop intéressée ils aident à prolonger notre lutte atroce contre les sauvages, nous n'oublions pas tout ce qu'ont fait pour nous nos excellents amis américains, ni de quel réconfort, de quel appui matériel et moral ils nous furent et ils nous sont encore dans cette terrible épreuve imposée à notre constance et à notre courage. Que soient remerciés ici les Myrrhon Herrick, les Bacon, les Scharp, les Roosevelt, les Schwab, les Pierpont Morgan, les James Hyde, les Gordon Bennett, les Whitney Warren et tant d'autres moins connus mais non pas moins généreux de toutes les manières.

Nous pourrions même dire que c'est encore un service que nous cherchons à rendre vis-à-vis du monde, à l'Amérique en même temps qu'à nos compatriotes, en mettant chacun à sa place de façon à écarter les malentendus et les suspicions mauvaises. De la sorte, après ce massacre abominable, le dernier espérons-le, qu'il verra, le monde pourrait enfin vivre en paix, en relations cordiales, en amitié, comme une grande famille... les membres indésirables et gangrenés par le poison de la kultur en ayant été amputés comme il sied.

Il n'est peut-être pas impossible d'atteindre à la paix du monde, mais cela resterait toujours dans le domaine du rêve, comme tout bonheur que la main n'atteint pas, tant que ne sera pas mis hors d'état de nuire le peuple atroce qui avait imaginé de réduire tous les autres en esclavage.

Au contraire, pour si peu qu'on y mette de bonne volonté, « il y aura toujours moyen de s'arranger » avec les autres nations et surtout à une nation avide de droit et de justice comme les États-Unis. Sans le président Wilson, pacifiste endurci, si l'on peut dire, et avec le président Roosevelt, homme d'énergie et d'action, peut-être le drapeau tricolore aux étoiles et aux bandes combattrait-il déjà le bon combat pour le droit et la liberté, à côté des drapeaux des Alliés.

GABRIEL ALPHAUD.

FIN

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 75.



Le général Sarrail essaye un fusil anglais.



M^{me} Maschopoulos, femme du général grec, visite notre camp de Zeitenleik.



Le général Sarrail en tournée d'inspection dans la campagne de Salonique.



En haut, à gauche et à droite : les officiers étrangers, le jour de l'anniversaire de l'Indépendance grecque. — Au centre et en bas : le commandant en chef de l'armée d'Orient visite les cantonnements et assiste aux exercices des musiciens.

UN CHEF : LE GÉNÉRAL SARRAIL, COMMANDANT L'ARMÉE D'ORIENT

Nos lecteurs savent dans quelles conditions il partit pour Salonique. Les Bulgares et les Allemands étaient en train d'étrangler les Serbes, et les Grecs laissaient faire. Dès l'arrivée de Sarrail, tout rentra dans l'ordre. Nos soldats, en flèche sur la

Serbie pour un geste héroïque mais inutile, regagnèrent leur base. Salonique fut fortifiée et mise à l'abri d'un coup de main et les Grecs apprirent à nous respecter. Le général Sarrail, qui représente là-bas la France, a bien mérité de la Patrie.



EN ANGLETERRE, DANS LES USINES DE GUERRE, TOUTES

Les Alliés ont besoin de munitions pour se battre ! A cet appel, l'Angleterre entière s'est dressée et, tandis que les hommes s'enrôlaient en masse pour former cette magnifique armée, les femmes an-

glaises se mobilisaient dans les usines de guerre. Toutes les classes de la société se coudoient dans les innombrables fabriques de munitions. Donnant l'exemple, de fières ladies sont devenues cartou-

LES FEMMES TRAVAILLENT POUR LA DÉFENSE NATIONALE

nières et manipulent les amorces de fulminate à côté de couturières, de dactylographes, de modistes, de blanchisseuses, qui ont quitté l'atelier pour participer à la défense nationale. Femmes et

filles de mobilisés, veuves de soldats morts au champ d'honneur, riches ou pauvres, toutes les femmes d'Angleterre ont suivi l'exemple des Françaises : elles ont voulu leur part dans la victoire finale.

LA GUERRE AÉRIENNE EN SERBIE

Par Jacques MORTANE (suite) (1).

Je laisse à penser quel pouvait être l'état d'âme de tous ces braves venus pour vaincre et obligés de se retirer en hâte sous la menace de l'invasion. Jamais on ne dira assez les souffrances physiques et morales de tous ces héros auxquels on a semblé tenir rigueur, dans la parcimonie des récompenses, de l'insuccès dont la revanche ne sera que plus glorieuse.

Le soir, recherche d'un cantonnement. On le trouve à Yourmkarcha-Beti : les tentes sont installées dans la neige et constituent une protection relative, mais ceux qui vont tâcher de trouver dans le sommeil l'oubli de leurs misères sont habitués maintenant à cette vie lamentable. A 5 heures du matin, en pleine nuit, réveil pour préparer le départ. On commence à perdre les bagages : des chevaux tombent dans les ravins, entraînant avec eux les objets les plus précieux de chacun, sans compter des parcelles de vie : les abris, les vivres.

Le second jour, le personnel couche à Spass, encore dans la neige et avec de nombreuses tentes en moins. Les soldats se mettent alors à la recherche de bois, allument des feux et, sur le tapis blanc qui recouvre le sol, autour de flammes vacillantes qui réchauffent plutôt par conviction, on pourrait voir des formes humaines recroquevillées, grelottantes, dormant malgré tout, tant la fatigue réussit à triompher des plus terribles maux. Les douze malades de l'unité ont pu trouver asile avec leur infirmière dans une mesure où sont réfugiés des soldats serbes.

De plus en plus les bagages sont perdus. On commence à jeter les mitrailleuses pour permettre le transport des malades. Les chevaux continuent à tomber dans les ravins. Le troisième jour, les vivres disparaissent encore : les boîtes de singe et le pain manquent. L'expédition couche en plein courant d'air dans un endroit extrêmement froid. Les chaussures sont gelées et on ne peut les retirer. Sur tout le parcours, on ne rencontre que des cadavres d'Albanais et de comitadjis, les uns tués par les balles, les autres tombés là les pieds gelés. Puis ce sont des enfants morts autour des cendres d'un feu qui n'a pu les ranimer. Les pauvres petits êtres allongés dorment leur dernier sommeil, le visage contracté par la douleur : les parents ont continué leur route ! Et jusqu'à Scutari, ce sera sans cesse ce spectacle de désolation et d'angoisse, par 50 centimètres de neige et 19° au-dessous de zéro. Ajoutez à cela la traversée de multiples torrents où l'eau atteignait le mollet, parfois le genou. Les malades transportés à cheval supportaient cependant ces affres et à toutes les étapes l'infirmière, avant de songer à elle, les pensait avec un magnifique dévouement.

Un soir, le groupe cantonne à Han-Arti, où il trouve un chef albanais qui exige douze napoléons pour laisser coucher dans un grenier et dans une mesure en bois le personnel qui comprend 200 personnes. Si on refuse de payer la somme, le chef albanais menace de faire attaquer le convoi en cours de route. Comme les armes sont plu-



Un des rois de l'air : l'adjutant aviateur Nungessen.

tôt rares maintenant et gisent, attachées aux chevaux, au fond de multiples ravins, il vaut mieux passer par les exigences du brigand.

Dans l'étape suivante, on tue un mouton pour 200 ! Des soldats tombent dans des cours d'eau, d'où on les ressort à moitié gelés, atteints d'un commencement de congestion.

C'est enfin le départ de la dernière partie du parcours avant d'arriver à Scutari. Avec quelle joie s'ébranle le convoi à 7 heures du matin, à la pensée que l'ère des souffrances va sans doute se terminer. L'avant-garde se perd et n'atteint le but que le lendemain, tandis que la seconde fraction du groupe pénètre à Scutari à minuit, après avoir traversé deux rivières où l'eau arrivait jusqu'au ventre et descendu une montagne où aucun chemin n'était tracé.

La mission aérienne cantonne à la caserne affectée aux marins français et italiens, avant la guerre. A cette époque en effet, Scutari d'Albanie était une ville internationale : une caserne était réservée en outre aux Autrichiens, une troisième aux Allemands. Et c'était chaque soir des rixes et des disputes entre Français et Allemands d'une part, entre Italiens et Autrichiens d'autre part. Dans le quartier européen, tous les noms des rues sont écrits en français et portent presque toujours le nom des bateaux qui furent ancrés dans le port : c'est ainsi qu'il existe une rue Goeben, une rue Breslau, etc...

Pendant que cette partie de l'escadrille peut jouir enfin d'un repos relatif et que les avions ne volent plus, n'ayant plus

aucune arme, le détachement Tulasne poursuit sa randonnée par le Monténégro. Le 25 novembre, il quitte Ipek et parvient dans sa journée à couvrir 15 kilomètres dans des conditions terribles à travers les montagnes. Pour passer le col, à 1200 mètres, il faut se frayer un chemin en brisant la glace. Le soir, les membres de l'expédition couchent dans un caravansérail, mesure en planches, moyennant le prix abordable de 20 centimes par personne. Etant donné le confort relatif, cela ne valait pas plus. Le lendemain à 4 heures du matin, la neige commence à tomber. Les Français partent à 7 heures dans la tourmente et continuent leur marche jusqu'au soir. Partout les Monténégrins se montrent aimables et attentionnés. Le moment pénible de l'étape est le passage du col du Tschakor (1900 mètres). La bonne humeur des marcheurs était telle, malgré les pénibles circonstances, que pour l'ascension de ce col ils organisent une course. Certains le franchissent à bonne allure, mais les chevaux sont moins sportifs et les hommes sont obligés de les attendre au sommet. Nouveau cantonnement dans un caravansérail à Velleka. Puis c'est le départ pour Andrievitza, première ville de quelque importance depuis le départ d'Ipek. L'adjutant Selauquet part en avant avec trois hommes pour trouver un gîte. Il demande un logement au gouverneur qui répond :

— Il n'y en a pas.

Heureusement, l'aviateur rencontre un sergent d'infanterie coloniale qui lui indique un moyen :

— Ici toutes les maisons sont réquisitionnées. Monte dans la première que tu trouveras et installe-toi.

Muni de ce précieux renseignement, Selauquet ouvre la première porte en face de lui : la pièce est vide. Il laisse deux hommes pour la garder avec mission de ne laisser entrer personne et va attendre le détachement. Aucune réclamation n'est formulée : enfin les membres de l'expédition vont pouvoir dormir dans un endroit clos.

Le lendemain, départ. Le gouverneur d'Andrievitza propose des voitures pour le transport des bagages afin de soulager les chevaux dans la traversée difficile du col de Mlaça (1700 mètres). Le sommet n'est atteint qu'à 6 heures et quart du soir et les Français continuent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un refuge pour les voyageurs, qu'ils découvrent après une nouvelle heure de marche. Puis c'est une étape qui les conduit à Tzarevitch où ils logent chez le maire. Et la route se poursuit sans incident. A Podgoritza, rencontre d'un détachement de marins français au poste de T. S. F., puis arrivée à Planitza où ils doivent s'embarquer pour traverser le lac de Scutari. Pas de bateau ce jour-là. Ils couchent dans un hangar. Un navire accoste dans la soirée du lendemain, mais ne peut les embarquer, n'ayant pas assez de charbon et d'huile pour refaire le voyage de 35 kilomètres. Le capitaine part se ravitailler à Vir-Bazar et revient le lendemain matin. Les derniers membres de la mission aérienne rejoignent leurs camarades à 3 heures de l'après-midi, après avoir parcouru 350 kilomètres à pied.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.



VERDUN SOUS LES OBUS : L'ÉCLATEMENT D'UN 380 ALLEMAND

Ce remarquable instantané a été pris par un des pompiers qui, à chaque instant, courent au péril de leur vie éteindre les incendies allumés dans l'héroïque cité par les obus incendiaires. Après un bombardement de deux mois, Verdun est encore

debout. Si certains quartiers ont souffert, d'autres ont merveilleusement résisté à l'artillerie lourde allemande. D'ailleurs toute la vie dans Verdun est depuis longtemps souterraine, et les obus, si puissants qu'ils soient, ne l'arrêtent guère.

J'ai vu.

Malgré toutes les difficultés, malgré tous les dangers, l'escadrille est reconstituée au complet, prête à continuer sa retraite. A l'arrivée des Français, la vie était normale au point de vue des prix à Scutari. Mais trois jours après, l'armée serbe du Nord commençait à arriver et aussitôt les tarifs augmentaient : il y avait longtemps que les malheureux Serbes n'avaient pas mangé à leur faim. En quatre jours, les prix sont doublés, et l'aspect de la ville change complètement : de propre elle devient sale ; les soldats serbes, malgré la pluie, couchent dans les rues. L'humidité est extraordinaire dans cette cité où il pleut sans cesse et où le Drin manifeste sa colère par de continuelles inondations. Un commencement d'épidémie de choléra menace de faire des ravages. Les morts sont transportés dans des voitures, simplement recouvertes d'un drap. Journallement, on voit périr dans la rue des Serbes et des Albanais : ils se laissent choir et ne se relèvent plus, emportés par l'épuisement, le choléra ou la faim. Les chevaux tombent d'inanition : leurs cadavres jonchent le sol. Et aussitôt la foule se précipite pour les dépecer afin de se nourrir et se sert de la peau pour se fabriquer des « opinkas » (souliers serbes), car tous sont arrivés pieds nus, de même que la plupart des nôtres qui avaient dû s'entourer les pieds avec de la toile cirée. Une trentaine de soldats français avaient eu les extrémités gelées pendant la traversée de l'Albanie : ils étaient soignés soit à la caserne, soit à l'hôpital italien. Plusieurs devaient subir l'ablation de doigts.

La vie devient si chère que les commerçants aiment mieux fermer boutique qu'accepter le papier serbe. Dans un bazar, le propriétaire déclare un jour à un pilote : « Si vous me payez en argent français c'est 3 francs, en argent serbe c'est 8 dinar

(francs). » L'objet acheté valait 15 sous ! Aussi, le gouverneur, pour rétablir l'ordre, oblige les marchands à rouvrir les magasins et à vendre. Quelques prix montrent quelles privations devaient s'imposer les malheureux soldats n'ayant aucune fortune : une boîte de sardines, 6 francs ; une petite boîte de thon à la tomate, 3 francs ; du lait condensé, 4 francs ; un pot de confitures, 5 francs ; un litre d'eau de javel, 6 francs ; chez le pharmacien, une bouteille d'eau de Janos, 4 francs ; chez le cordonnier, une paire de bottines ordinaires, 60 francs. Aussi des scènes atroces étaient-elles fréquentes : des Serbes, torturés par la faim, saccageaient les boutiques et les pillaient pour se procurer un peu de nourriture. Un jour, dans un café, une discussion s'engage entre deux militaires au sujet de poissons fumés. L'un en avait un de plus que l'autre. Celui qui se trouve lésé prend à sa ceinture une de ses bombes à main, que les soldats serbes ne quittent jamais, l'arme d'un coup de poing (on dévisse le bouchon, on tape sur la partie supérieure et quand la bombe commence à vibrer dans la main, soit au bout de trois secondes, on la lance), et la jette aux pieds de son camarade. Tous deux sont pulvérisés et un enfant est blessé. Une autre fois, c'est un marchand albanais qui, sur la route, est assailli par une bande d'affamés qui lui prennent son panier rempli de marrons cuits à l'eau. Dans la bagarre, les marrons tombent dans la boue et s'écrasent. Tandis que le malheureux commerçant s'enfuyait à toute allure, on pouvait voir ses agresseurs à genoux cherchant dans la saleté les débris de leur larcin et les ingurgitant avec volupté.

Le régime des aviateurs était préférable : chaque jour le gouvernement monténégrin donnait à l'escadrille un bœuf, à charge pour elle de rendre la peau. De plus, il

fournissait du pain blanc. Pour améliorer l'ordinaire, les nôtres allaient prendre du poisson dans le lac de Scutari. C'étaient de véritables pêches miraculeuses : à chaque coup d'hameçon on tirait un poisson. En une heure, on ramenait ce qu'un virtuose de la gaulle n'obtiendrait pas en huit jours au Pont-Neuf. Trois hameçons à la même ligne revenaient avec trois poissons.

La vie serait devenue calme peu à peu, si presque chaque jour on n'avait pas eu à enregistrer des attaques par les avions autrichiens dont le port d'attache était à Cattaro. Ils venaient tantôt sur Scutari, tantôt sur Saint-Jean-de-Médua. Et nos appareils ne pouvaient rien contre eux. Ils étaient désarmés, ils avaient fini leur brillante, mais courte carrière. Impossibilité de riposter, obligation d'assister à ces attaques.

Pour prévenir les habitants, dès que l'un des postes de guet voyait un avion s'élever de Cattaro, il téléphonait à Scutari et à Saint-Jean-de-Médua. Aussitôt un veilleur, qui restait en permanence dans la tour de l'église catholique de Scutari, sonnait la cloche comme premier signal. Ce n'était qu'un avertissement. Quand l'agresseur était à mi-route, un second poste prévenait les deux villes. Nouveau signal, suivi d'un troisième dès que l'observateur de la tour apercevait l'aéroplane. C'était alors la ruée dans les caves.

L'artillerie serbe avait réussi à passer quelques canons par le Monténégro. On avait pensé à utiliser deux pièces de 75 pour tirer contre les avions ennemis. A cet effet, quelques hommes de la mission aérienne française étaient employés à la fabrication de plaques tournantes et travaillaient dans le palais du gouverneur.

(A suivre.)

JACQUES MORTANE.

UNE DISTRACTION DES HÉROS DE VERDUN : A COUPS DE BOULES DE NEIGE



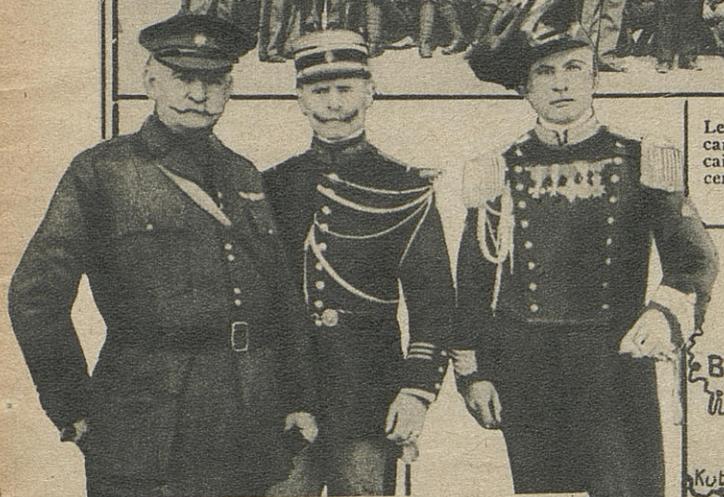
Maintenant que le soleil a fait fondre les dernières neiges, nos héros sont privés d'une de leurs distractions favorites.

Entre deux combats, ces braves s'amusaient en se battant entre eux à coups de boules de neige, puis ils repartaient à l'assaut.

J'ai vu.

EN MARGE DE LA GUERRE

LE FESTIVAL DES TROIS GARDES AU TROCADERO. — LE GROUPE DES TROIS GARDES

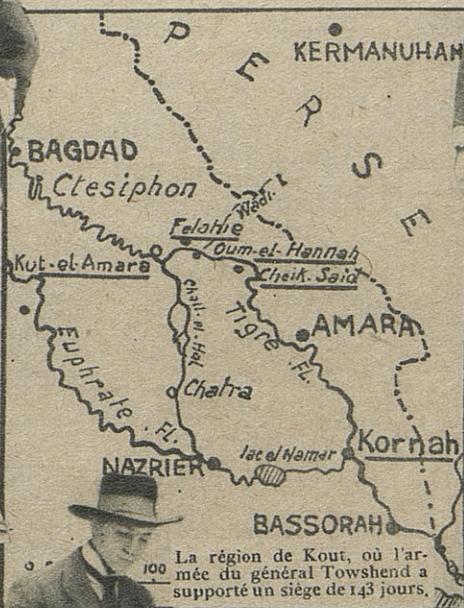


Les chefs des trois gardes. De gauche à droite : J. Mackenzie Rogan (anglais); M. Guillaume Balay, chef de la Garde Républicaine; Luigi Cajoli (Italie.)

Les musiques des Coldstream de Londres, des carabiniers royaux d'Italie et de la Garde Républicaine ont donné au Trocadéro, le 28 avril, un concert organisé par Gabriel Astruc au bénéfice d'œuvres de bienfaisance.



Trio d'amis et d'artistes. De gauche à droite : musicien des carabiniers royaux, des Coldstream guards et de la Garde Républicaine.



La région de Kout, où l'armée du général Towshend a supporté un siège de 143 jours.



Le général Mahon décore à Salonique le général Sarfai.



La femme du général Towshend et sa mère Mrs Cahen d'Anvers.



La récolte des vieux papiers à Paris.



Le général Towshend, l'héroïque défenseur de Kout.



Le prince roumain Cantacuzène combat sur le front français.



M. Lansing joue un rôle actif dans la crise germano-américaine.



Musique du 249^e
 Marche
 Marche militaire
 La belle Marseillaise
 Les Gars Français
 Marche
 Chiquito
 Le Brave

La musique du 249^e de ligne. Le programme d'un concert donné sur le front.

MARRAINES!

VOTRE FILLEUL
VOTRE FILLEUL

se récréera, grâce à vous, **le Jeudi**, si vous l'abonnez à **LA BAIONNETTE**
 vous bénira, si grâce à vous, **le Samedi**, il peut se distraire feuilletant **J'ai Vu...**

Abonnement pour le front : **11 fr.** (au lieu de 12 fr.) pour chacune de ces public. Adresser mandat-poste à **L'Édition Française Illustrée, 30, Rue de Provence, Paris.**

LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DU COMMERCE VIENT D'AVOIR LIEU A PARIS



La séance interparlementaire

dans une des salles du Luxembourg.



M. Poincaré arrivant à la Conférence.

Après le Conseil de Guerre des Alliés, Paris a vu la Conférence internationale du Commerce qui s'est ouverte le 27 avril sous la présidence de M. Charles Chaumet, député de la Gironde. Toutes les nations de l'Entente avaient envoyé des délégués à cette importante mani-



M. Charles Chaumet, député de la Gironde, président de la Conférence.



M. Abel entre au Luxembourg.

festation dont le but principal était d'organiser pour l'après-guerre la continuation de la lutte économique contre l'Allemagne. Cette Conférence, à laquelle prirent part de nombreux parlementaires anglais, français et italiens, attesta une fois de plus l'union étroite de tous les Alliés.



Assis de gauche à droite : MM. John S. Randles, Chaumet, Luzatti et Tittoni. Derrière on remarque : MM. Steeg, Millerand et, en tenue d'officier italien, l'illustre savant Marconi.

La Mode *Enfantine*



(Cl. de Givenchy.)

OU L'ON RETROUVE LES " PETITES FILLES MODÈLES " DE LA COMTESSE DE SÉGUR

La jupe est large et bordée de volants, de festons et de plissés. Comme étoffe, beaucoup de taffetas à fleurettes et qui ballonne comme les robes des petites filles de 1830. Telle est la note générale. Mais elle comporte de nombreuses exceptions,

car c'est là surtout que prévaut le goût des mamans aux trouvailles ingénieuses et charmantes. C'est dans les coiffures que se manifeste le mieux la fantaisie de chacun. De la capeline à la toque, que de formes diverses et toutes, ou presque, si jolies.

J'ai vu...

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)
(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.)
(30, Rue de Provence, Paris — Tél. Bergère 39-6)



BAIONNETTE AU CANON, DE NOUVEAUX CONTINGENTS RUSSES DÉFILENT DANS LES RUES DE MARSEILLE

Les Russes sont là ! Si l'étonnement qui souleva la France entière à l'annonce du débarquement du premier contingent est passé, l'enthousiasme subsiste. Et les mêmes acclamations chaleureuses accueillent les nouveaux bataillons de nos alliés

qui, après un si rude voyage, débarquent à Marseille. Véritables rocs humains, les guerriers slaves qui viennent combattre sur notre front traversent, baïonnette au canon, les murs de la vieille cité phocéenne sous une véritable pluie de fleurs.